



HAL
open science

La position du slamo-gauchiste

Jérôme Cabot

► **To cite this version:**

Jérôme Cabot. La position du slamo-gauchiste. Pour des recherches diaboliques. Théorie et création inter-artistiques en laboratoire, Hermann, pp.87-107, 2024, Recherche&Création, 9791037039163. <hal-04786023>

HAL Id: hal-04786023

<https://hal.science/hal-04786023v1>

Submitted on 15 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Jérôme Cabot

La position du slamo-gauchiste

in Muriel Plana, Julien Garde & Saul Pandelakis (dir.), *Pour des recherches diaboliques. Théorie et création inter-artistiques en laboratoire*, Hermann, « Recherche et création », 2024, p. 87-107.

En préambule du « Post-scriptum » par lequel il conclut le *Pensée en acte* d’Erin Manning et Brian Massumi, Yves Citton opère un tour d’horizon des diverses façons d’appréhender la recherche-crédation : « Une aventure qui est en passe de devenir un mot d’ordre, diront les blasés. Un effort pour surmonter les barrières institutionnelles empêchant la recherche universitaire et la recherche artistique de dynamiser leurs convergences aussi bien que leurs différences, diront les gens sérieux. Une cinquième colonne frayant avec les milieux les plus avancés du capitalisme pour en accélérer l’implosion, diront les plus optimistes. Un appareil de capture pompant les énergies les plus rebelles pour les mettre au service de l’acceptabilité technologique, de l’excellence académique et de l’innovation entrepreneuriale, diront les moins naïfs. Et, bien entendu, tous auront raison. » (Manning & Massumi, 2018 : 97)

En effet, les quatre points cardinaux de ce tour d’horizon balaient les lectures possibles du phénomène : blasée, sérieuse, optimiste, ou désenchantée. À la croisée de ces pistes, et en miroir de cette approche synthétique, je voudrais tenir mon propos depuis mon point de vue particulier sur cet horizon. Je traiterai de la recherche-crédation en tant qu’elle emblématise ma trajectoire et ma place au sein de l’institution universitaire.

Dans l’esprit d’*Esquisse d’une auto-analyse*, petit ouvrage où Bourdieu effectue sa propre socio-analyse et articule ses options scientifiques avec son positionnement dans le champ intellectuel, je voudrais, *mutatis mutandis*, rationaliser mon intérêt pour la recherche-crédation comme un penchant mi-choisi mi-subi, faisant peut-être de nécessité vertu : sa place croissante dans ma pratique scientifique est déterminée par un poste, une position, un positionnement, et une posture. Tels sont mes quatre points cardinaux.

Un poste dans l’institution et une position dans le champ universitaire

Les prédispositions remontent loin. Ouvert, par ma formation initiale dans une prestigieuse khâgne parisienne, à la pluridisciplinarité, je me suis depuis toujours senti à l’étroit dans la case n°9 du Conseil national des universités, Langue et littérature françaises. Légitimé par

l'onction suprême d'une entrée à l'École normale supérieure puis une agrégation (bien classé dans les deux cas), par là même voué à être un spécimen correct de l'*Homo academicus*, je me suis estimé quitte quant aux gages d'excellence à donner, et assez définitivement adoubé pour me juger légitime dans mes écarts de conduite face à l'institution et à ses zéloteurs. Provincial peu séduit par le microcosme du Quartier latin, j'ai dédaigné la vieille dame Sorbonne, où je faisais ma thèse et où il m'était proposé de débiter ma carrière comme chargé de cours, et j'ai préféré la province – l'université du Mirail, à Toulouse, laquelle m'envoya illico assurer mes cours dans cette antenne dont peu de collègues voulaient bien, Albi. Bref, pris à son jeu anti-jacobin, le normalien se trouvait presque délibérément dans la province de la province.

Après cinq ans de postes précaires, me voilà titulaire, comme agrégé puis comme maître de conférences, dans cet établissement jeune où tout, alors, était possible, tout à inventer : je mets en place un atelier d'écriture créative, je prends la responsabilité de la licence professionnelle Développement culturel des territoires ruraux, je me porte volontaire pour créer *ex nihilo* le service Culture et sa programmation hebdomadaire en musique et spectacle vivant.

Le penchant artiste qui était déjà le mien (poète, performeur, slameur, pour le dire vite) a présidé à ces choix professionnels, les a rendus possibles et désirables, et n'a fait que s'en trouver renforcé. Dans ma petite fac pluridisciplinaire, je croise chaque semaine plus d'artistes et d'acteurs culturels que de collègues enseignants-chercheurs de la neuvième section dont, à ce jour, je suis le seul échantillon à Albi.

Telles sont les prédispositions relatives au *poste* que j'occupe. Poste que j'ai choisi, dont j'ai passablement infléchi le profil et forgé le contenu, mais qui en retour contribue à déterminer une certaine *position* dans le champ universitaire. Position marginale, décalée des instances nationales et des lieux où se jouent les carrières, où se donne à voir la recherche dans l'édition ou les médias, position invisible et inappréciable au regard des appareils de légitimation et des critères de promotion et de validation prévalant dans ma discipline de rattachement. Le poste est situable dans un organigramme, une cartographie de la machine administrative appelée enseignement supérieur ; la position en est le corollaire (non la simple conséquence mécanique), qui s'apprécie en termes sociologiques, relativement, au sein d'un champ – champ de forces, champ de bataille, champ de foire.

Un positionnement dans le champ symbolique

Troisième terme, le *positionnement* vient doubler les déterminations qu'exprime la position par un aspect davantage actif, délibéré, volontariste, processuel. Comment est-ce que j'occupe

ma position dans le champ ? Qu'est-ce que j'en fais ? Comment, à mon échelle, depuis cette position, j'œuvre à positionner à travers moi le champ universitaire au sein duquel j'évolue, par rapport, plus globalement, au champ de forces à l'œuvre dans la société ?

Au fondement de ma pratique de la recherche-crédation réside le désir d'une recherche d'intervention, militante et exportable. Ce désir prend acte de l'engagement de fait découlant nécessairement de toute production dans l'ordre des idées, de toute mise en circulation de discours ; dès lors, « il s'agit de déterminer quel type de vérité, quel type de savoir, quel type de recherche doivent être produits, et dans quels cadres, et comment ils doivent être écrits, diffusés, pensés, si l'on souhaite rendre le monde plus vivable. » (Lagasnerie, 2017 : 13). La recherche-crédation m'apparaît, à moi littéraire, comme la réponse stratégique et pratique à cet impératif, sans lequel la recherche, pour le dire de façon provocante avec Pierre Bergounioux, « ne vaut pas une minute de peine (...), et alors elle peut bien périr sans que je lève le petit doigt. » (Lagasnerie, 2017 : 34-35).

C'est un idéal consubstantiellement scientifique, politique et esthétique. Dans le paysage des sciences humaines, il trouve moins de sources d'inspiration chez les littéraires que du côté de la sociologie. C'est par exemple ce que prône Gilles Herreros dans *Pour une sociologie d'intervention*, contre le repli sur l'Université, pour « une position d'ouverture et de conquête », avec l'objectif de « changer le monde », de produire « des outils pratiques de transformations sociales » (2009 : 10-11).

Concrètement, la recherche-crédation permet de forger lesdits outils, dans l'ordre des idées et des formes, par la confrontation et l'articulation des appareils, des outillages, des perspectives qu'elle opère au sein d'un même individu, ou aussi bien par la dynamique collective telle que la pratique la sociologie engagée dans l'action. Pascal Nicolas-Le Strat caractérise cette dernière notamment par le fait de travailler sous le regard des autres (2018 : 45) ; cela opère une minorisation réciproque des savoirs contre leur naturelle prétention totalisante, et c'est en cela que ce type de recherche peut s'avérer émancipateur (2018 : 165).

La recherche-crédation a pour vocation, a minima, d'instaurer cette dialectique et cette hybridation au sein même d'un individu singulier, à la fois chercheur et créateur, qui dans une sorte de schizophrénie heureuse, cultive son métissage propre, là où l'institution et ses codes voudraient que le chercheur ait le bon goût de bannir l'artiste en lui dès lors qu'il s'attelle à de la recherche. En matière de science, comme en matière de création, le métissage est bienvenu. C'est dans cet esprit métis que puise la sociologie d'intervention, « transitoire, transporté,

transfiguré, transitif, instable, imparfait, incomplet, inachevé, insatisfait, inventif, indiscipliné, incrédule, interrogatif, mélangé, provisoire, essayiste » (Herreros, 2009 : 181).

La tradition universitaire, et ses sous-traditions disciplinaires, ont forgé une parlure spécifique, garante de l'autonomie du champ scientifique, et de sa clôture. À l'inverse, il s'agit ici de parler hors de ses mots, dans une « interpellation réciproque entre savoirs ». La recherche-crédation est l'instrument de démolition le plus efficace pour abattre les cloisons séparant les disciplines et étanchéifiant les sections CNU au risque d'étriquer la science, de stériliser la pensée, d'oppresser les intellects et d'isoler les individus : « innover consiste pratiquement toujours à établir, contre le fonctionnement normal de l'institution, un large tissu de correspondance entre les différents plans et les différents créateurs – autrement dit à fabriquer des espaces "hétérogènes" –, c'est l'"hétéronomie" qui, plus que l'"autonomie", favorise et soutient l'hérésie. » (Lagasnerie, 2011 : 166 ; Herreros, 2009 : 20). La recherche-crédation, comme toute science sociale d'expérimentation, est par vocation hérétique, indisciplinée et indisciplinaire, « recherche relationnelle » et « connectique entre disciplines » (Suchet, 2016 : 33-34). L'indiscipline consiste à attaquer la paroi entre recherche et action, entre pensée et création, et à « mailler les domaines du savoir, les gestes créateurs et les perspectives d'action » (Suchet, 2016 : 69).

L'enjeu de la recherche-crédation est donc triple : rhétorique, épistémologique et herméneutique. C'est ce que Nicolas-Le Strat discerne dans sa pratique : il s'agit de modifier la façon de dire, de voir et de lire – indissociablement la dicibilité, la visibilité et la lisibilité (2018 : 104).

Enjeux rhétoriques, herméneutiques et épistémologiques

Sur le plan de la dicibilité, la recherche-crédation telle que je l'entends fait le pari que, dans une optique de vulgarisation ou, pour le dire sans connotations péjoratives, de démocratisation et de diffusion sociale des acquis des sciences humaines, elle peut déployer une rhétorique plus entendable, plus maniable, plus appropriable que les parlures disciplinaires traditionnelles, sans d'ailleurs prétendre les remplacer. La science pure ne peut que ressortir plus scientifique, car plus réflexive, plus autocritique, plus dialogique, de ce passage par le vulgaire de la recherche-crédation.

La recherche-crédation, dans son projet comme dans sa forme, permet de faire fi de la logique cumulative et déférente, vouée à la seule appréciation par les pairs, et non par le corps social (Lagasnerie, 2011 : 43), et de transgresser le clivage, et même la hiérarchie, parfois artificielle et purement institutionnelle, distinguant textes scientifiques et non-scientifiques (Lagasnerie,

2011 : 215). Elle déjoue la clôture à effet de censure ou de conformisme induite par la superposition des producteurs et des récepteurs du discours scientifique (2011 : 91), élaboré, reçu, apprécié et évalué par les membres du même cénacle, spécimens du même milieu social, spécialistes de la même spécialité, arpenteurs méticuleux du même pré carré – la sociologie des organisations syndicales du secteur social en outre-mer ou la poésie érotique versifiée de la Belle Époque – qui n’aiment pas qu’on les dérange dans leur travail de géomètres. Il s’agit, *a contrario*, de revendiquer l’« attitude intellectuelle » (Lagasnerie, 2011 : 221), qui suppose « d’incorporer dans nos choix d’objets, de formes d’écritures, de publications, de méthodes d’objectivation, la préoccupation de faire quelque chose dont les gains en valent les coûts » (Lagasnerie, 2017 : 44-45).

Tel peut être l’apport en dicibilité de la recherche-crédation. Consubstantiellement, tant en la matière il est vain de distinguer forme et fond, elle ouvre des perspectives herméneutiques et épistémologiques inédites, elle apporte lisibilité et visibilité aux objets et pratiques dont elle se saisit. La fécondité de la démarche réside dans sa dimension d’expérimentation. Expérimenter, comme le dit fort bien Nicolas-Le Strat, c’est déployer une question là où l’institution impose une solution.. La recherche-crédation s’actualise dans la situation, dans une politique des moments, qui s’évalue moins sur ses résultats que sur son processus (Nicolas-Le Strat, 2018 : 16 & 26).

Car ledit processus requiert, comme le rappelle Citton (Manning & Massumi, 2018 : 115-116), que l’on sorte des paradigmes éprouvés, que l’on s’affranchisse des présupposés ancrés. Il a pour effet induit le surgissement de l’inattendu, et par voie de conséquence la création de conditions propices à l’émergence de la sérendipité qui, par définition n’est pas acquise d’avance, et qu’un programme de recherche sans création ne saurait envisager a priori : « La volonté d’un dieu, notre inconscient, un plan, une stratégie, une idéologie, un programme de recherche ou d’ordinateur ne peuvent jamais anticiper l’inconnu, l’impossible, le contre-intuitif, l’arrivée des faits, des relations, des points de vue ou des effets pervers, qui sont surprenants. » (van Andel, 2005). La recherche-crédation peut contribuer à ce que le blogueur Jon Udell appelle la « sérendipité manufacturée » : « la sérendipité est une chose trop importante pour la laisser au hasard. Nous ne pouvons évidemment pas provoquer la sérendipité, mais nous pouvons tout à fait créer des environnements qui favorisent sa probabilité. » (Paveau, 2011 : 6).

La recherche-crédation relève alors de la « proto-recherche » (Suchet, 2016 : 30) et produit de la « protoconceptualisation » (Manning & Massumi, 2018 : 39). Paul Feyerabend, physicien

dadaïste (1988 : 18, 207-208), a abondamment démontré l'illusion, même pour les sciences dures, selon laquelle les faits scientifiques « sont vécus comme étant indépendants des opinions, des croyances et des appartenances culturelles » (1988 : 16) : sur le plan cognitif et épistémologique, la visibilité que déploie la recherche-crédation mobilise des réalités sensibles et imaginaires aux côtés de l'instrumentation intellectuelle (Nicolas-Le Strat, 2018 : 100), « une co-implication du cérébral et de l'affectif dans le foyer environnemental de l'événement » (Manning & Massumi, 2018 : 10).

Elle s'inscrit ainsi dans la perspective ouverte il y a plus d'un demi-siècle à Birmingham par les *Cultural studies* : « l'objet est moins important que l'engagement de celui qui en parle. (...) Les *cultural studies* assument pleinement l'implication subjective du théoricien dans le "dirty outside world". Et du reste, les *cultural studies* s'intéressent beaucoup moins aux objets qu'aux pratiques. » (Ruffel, 2016 : 188-189). La recherche-crédation se positionne dans ce sillage du fait de son approche par la pratique, son ancrage par essence dans le contemporain, sa revendication d'un savoir situé, engagé et processuel. On pourrait le dire autrement en la plaçant, avec les termes de Bruno Latour, du côté du *plurivers*, du côté des « activités scientifiques » pluralistes, émancipatrices et démocratiques, par opposition à « la Science », « police épistémologique » et construction dogmatique descendante (Herreros, 2009 : 241).

Elle se pratique donc contre les disciplines, contre la discipline, contre le protocole, contre ceux qui « confondent tout naturellement le savoir avec la rigidité mentale du cadavre » (Feyerabend, 1988 : 199). Elle se pose comme une alternative au programme, aux résultats prédéfinis, voire à la méthode. Une discipline scientifique moderne est définie par « un corpus de théories ou d'observations », « un "langage" spécifique », « une *communauté* identifiée de chercheurs », « une série d'*institutions* », et « une sorte de "récit" fondateur » (Pasquier & Schreiber, 2007 : 94). Ce dispositif socio-discursif qu'est « la "discipline" est d'abord la marque du pouvoir de l'institution (...) un système de reproduction par un apprentissage de la soumission » (Loty, 2005 : 247). Lagasnerie a fort bien souligné la fonction normative, dépolitisante et technicisante de la communauté disciplinaire (2017 : 100), et de son code de bonne conduite qu'est l'épistémologie, laquelle « remplit la fonction psychologique d'échapper à l'éthique » (2017 : 17). De façon convergente, Loty observe « une corrélation forte entre spécialisation disciplinaire, division du travail, et formes de désengagement politique, de désengagement dans l'érudition, dans le repli disciplinaire (...) le fait de délier la recherche et la discipline a cet avantage d'obliger à repenser le sens de ce que l'on fait, à donner à sa recher-

che un sens supplémentaire à celui de l'éventuelle contribution au développement d'une discipline. » (2005 : 258-259).

À rebours de « la spécialisation comme "cancérisation épistémologique" » (Pasquier & Schreiber, 2007 : 92), contre la pensée par objet (la sociologie des rapports de genre, le roman réaliste, le sociolecte petit-bourgeois, la philosophie heideggérienne, etc.), Lagasnerie prône une pensée par système, dont Pierre Bourdieu (qui s'est saisi des objets susnommés, entre autres) est le parangon (Lagasnerie, 2017 : 82-83). La question cruciale n'est pas de savoir si tel savant partage avec moi la même discipline, mais bien le même projet éthique (2017 : 102). Autrement dit : « La portée oppositionnelle d'une analyse dépend de sa forme et de la façon dont elle est agencée et non de son ou de ses objets. » (2017 : 38). C'est pour ces raisons que la recherche-crédation se détourne de la discipline et sa méthode pour cultiver le projet et le processus.

Discours de l'améthode

Feyerabend a dénoncé les impasses de la méthode (1988 : 291) et poussé la provocation jusqu'à défendre un anarchisme épistémologique, une « améthode » (1988 : 215) : « sans "chaos", point de savoir. » (1988 : 196). Dominique Wolton ne dit rien d'autre : « Pas de création sans indiscipline. Ceci n'est pas conforme, en apparence, à la culture scientifique qui ne parle que de rationalité, en sachant très bien, comme l'atteste l'histoire des sciences, tout ce que celles-ci doivent au hasard, à la liberté d'esprit et à l'"anarchie de la pensée". » (2013 : 218).

Le concept paradoxal d'améthode est l'antipode de la méthodolâtrie critiquée par Herreros : « Entre un horizon que l'on s'assigne et dont on devine l'existence (...) et la fixation d'un point d'arrivée – dont on a, par avance, identifié ce qu'était le tracé permettant de l'atteindre, planifié et découpé le trajet qui y conduit –, il y a un gouffre... méthodologique. (...) La dissipation des frontières, le changement des points de repères, la préférence pour des impulsions, des flux, des dynamiques, le goût pour les déplacements, les décalages, les traductions et les transgressions n'illustrent ni l'absence de rigueur (trop souvent confondue avec la rigidité et le rigorisme), ni une activité brouillonne (le brouillage n'est pas un brouillon), ni ne poussent à la confusion, laquelle ne peut qu'abusivement être assimilée aux tentatives de mélanges, d'articulations et d'usages de formes hybrides. » (2009 : 146-147).

En gros, pour défendre une méthode de la recherche-crédation qui ne verse pas dans la méthodolâtrie des protocoles desubjectivants et technicistes, aux résultats connus d'avance, il est

impératif de la cantonner à sa juste place, de lui donner la bonne fonction. Manning et Massumi, à la suite de Guattari, appellent cela la « métamodélisation de l'émergence » (2018 : 70), dialectique entre chaos et création, articulant contrainte productive et transgression du cadre : « La contrainte encapacitante du chaos créatif doit déjouer les contraintes limitatives du formatage générique. » (2018 : 68). Elle est de l'ordre de la mise en condition, de la création de conditions favorables, plutôt que du cadrage (2018 : 41-42). Dans sa préface, Jacopo Rasmi parle, en des termes rappelant Guy Debord, Ivan Illich et Hakim Bey, de l'immédiation et la convivialité comme manière, et de l'anarchivage comme résultat (Manning & Massumi, 2018 : 13), contre toute méthode et toute médiation, sociale, institutionnelle ou technologique, toujours productrice de standardisation (2018 : 17-21).

Contre la « tyrannie des programmes », la recherche-crétion cultive « le geste » (opposition chère à Citton), la beauté du geste, et sa fécondité. Elle revendique la cécité du geste créatif, qui est aussi celle de l'éblouissement. Et puisque le geste est beau, et fécond (ce n'est pas l'art pour l'art : le geste a ses fruits), la recherche-crétion exige de ne pas opérer la fermeture de la boîte noire, l'occultation des points aveugles et des non-dits, dont la recherche académique a le secret (Nicolas-Le Strat, 2018 : 77-79), structurellement et historiquement encline à avoir honte de ses coulisses et ses arrière-cuisines, réticente à montrer ses dessous. Au contraire, cela fait partie de la matière première à penser, cela est partie prenante du processus, donc du résultat.

C'est ce que Nicolas-Le Strat nomme une « épistémopolitique » (2018 : 156), en des termes que toute recherche-crétion peut faire siens : recherche en plein milieu, de plain-pied, de plein vent, à portée constituante, à charge événementielle (2018 : 11-20). La recherche-crétion se dresse donc contre la planification scientifique, contre la routine, contre les carrières fondées sur une thèse dont on presse les acquis comme un citron exsangue, contre le chercheur comme technicien scientifique suprême, opérateur à bac+8 de protocoles machiniques jamais interrogés.

L'institution universitaire étant ce qu'elle est, pratiquer la recherche-crétion revient donc à faire le choix de ne pas faire carrière. Ne pas tourner en rond. Ne pas marcher droit. Être un gaucher boiteux. Ne pas aller vite : « Pour créer quelque chose, que ce soit une pièce de théâtre, un film, une forme de vie ou une action politique, nous avons besoin de temps comme matière première fondamentale. Les temps vides, les temps de suspension et de rupture, les temps non finalisés, les temps d'hésitation, qui sont des conditions de toute production artistique, sociale ou politique, sont des temps que les politiques néolibérales vident de leur puis-

sance de métamorphose. (...) L'appauvrissement de la subjectivité est d'abord et surtout un appauvrissement du temps, une neutralisation du temps comme source de changement, de métamorphose, de création de possibles » (Lazzarato, 2009 : 168). Manning et Massumi placent au centre de la recherche-crédation la question de savoir « comment bien perdre son temps » (2018 : 121) : « Oisiveté, bavardage, palabre, hésitation, attente, ennui, rêvasserie, sommeil, sieste, paresse, distraction » (2018 : 120).

À l'heure où, comme l'analyse Maurizio Lazzarato, l'université n'échappe pas à l'asservissement machinique inhérent au capitalisme et exploite nos « subjectivités désubjectivées » à travers les sémiotiques assignifiantes et la dépolitisation des relations de pouvoir produite par les procédures du capitalisme cognitif, la recherche-crédation s'inscrit dans l'économie informelle (Manning & Massumi, 2018 : 76). Ce qui en émerge relève du politique, positivement anti-capitaliste, et du don (2018 : 85). Contre la planification technocratique de la recherche, sa part de création suppose d'admettre et de revendiquer sa dimension gestationnelle.

C'est ce que Suchet nomme le « décourci, une manière de rallonger le trajet » (2017 : 67). La recherche-crédation est la meilleure façon de préserver et pratiquer la « vacuole » (Citton, 2010 : 74-78) vitale à toute recherche. Et dans cet art de se perdre et de perdre son temps, il faut faire flèche de tout bois. Comme le rappelle Herreros, en citant longuement *L'analyse clinique des sciences humaines* du psychosociologue Eugène Enriquez, il s'agit de cultiver une transdisciplinarité relevant du tourbillon et de la plasticité : « Un théoricien-chercheur-praticien qui se comporte à la fois comme *Homo sapiens* mettant de l'ordre dans le monde et comme *Homo demens* (acceptant en lui l'*ubris*, la démesure, la fureur, l'existence des passions et les percevant comme agissantes chez autrui et dans l'univers). Mais ce chercheur... est aussi *Homo oestheticus*... car il veut créer des formes qui soient belles à regarder et à respirer, que ces formes prennent l'aspect d'un ouvrage d'art, d'un objet scientifique ou d'une relation passionnée... *Homo ludens*, (...) le chercheur doit être lui-même un être sachant rire, sachant jouer, danser, s'amuser... Si le chercheur ne ressent rien, n'est pas traversé par la libido, par l'urgence de la vie, il ne sera porteur que d'une violence mortifère (...). » (Herreros, 2009 : 171).

Une posture ludique, cynique et sauvage

Là encore, la recherche-crédation, en tant que vraie pratique scientifique en sciences humaines, gagne stratégiquement à se désinhiber à la lecture de Paul Feyerabend. Aux antipodes du

strict cartésianisme défendu par Jacques Bouveresse dans *Prodiges et vertiges de l'analogie*, pour le physicien anarco-dadaïste « tout est bon ». La démarche scientifique a besoin de la liberté de création artistique (1988 : 53) ; le style, l'humour, la souplesse, l'élégance (1988 : 172, 176) lui sont consubstantiels et nécessaires. Les critères non formels qui y opèrent ressemblent à des jugements esthétiques (1988 : 320), on contemple « en artistes » (1988 : 182). Contre la vaine recherche de la vérité, sans charme ni humour, il s'agit de rendre les sciences plus anarchistes et plus subjectives (1988 : 190-191). Si cet horizon tracé par Feyerabend a quelque pertinence dans les sciences dures, que sera-ce a fortiori en sciences humaines ?

La recherche-crédation réhabilite le plaisir, la jubilation intellectuelle, comme moteur de l'invention et de la découverte, contre l'étroitesse des plans quadriennaux, l'aridité des appels à projets, la morosité de la science planifiée, la sinistrose des bilans d'activité. Comme le rappelle Marielle Macé, citant Primo Levi : « Le fait d'aimer son travail – qui est, hélas !, le privilège de peu de gens – est bien ce qui peut donner la meilleure idée et la plus concrète du bonheur. » (2016 : 295). La recherche-crédation est à mes yeux le positionnement qui me permettra (peut-être) de sauver en moi l'amour de mon travail au sein de l'institution universitaire telle qu'elle est, telle qu'elle devient. Elle puise ses mobiles, tout comme l'intérêt sociologique de Bourdieu pour le champ universitaire sur lequel s'achève *Homo academicus*, dans « le désenchantement de l'oblat devant la futilité ou le cynisme de tant de prélats de curie et devant le traitement réservé, dans la réalité des pratiques, aux vérités et aux valeurs que professe l'institution et auxquelles, étant voué à l'institution, il était voué et dévoué. » (1984 : 307).

Yves Citton résume de façon lapidaire les enjeux à l'œuvre dans la recherche-crédation : « la plupart des formes héritées d'études et de recherche se sentent dévalorisées par l'industrialisation et la bureaucratisation d'institutions dramatiquement sous-dotées » (Manning & Massumi, 2018 : 102). Entendez par là : les facs. Et Citton de poursuivre : « Côté création, les artistes se sentent de plus en plus intimement sommés de s'enrôler dans les différents départements de "l'entreprise culture". Comment survivre en tant que créateur si l'on ne joue pas (au moins un peu) le jeu de la promotion de soi, de l'économie de l'attention, des exigences du spectacle et de l'alignement sur les attendus du marché ? (...) Entre le Charybde de l'université et le Scylla de l'entreprise-culture, la recherche-crédation fait miroiter la possibilité d'une ligne de fuite, (...) elle promet de redynamiser des institutions sclérosées par leur industrialisation massifiée, en même temps qu'elle promet de relancer des innovations faisant

sauter le couvercle des attendus (sous lequel étouffe toute culture dès lors qu'elle est financée par l'espoir de retours sur investissements). » (Manning & Massumi, 2018 : 102-103).

Il ne faut pas, du reste, idéaliser la recherche-crédation comme non instrumentalisée : de toute évidence, elle est souvent fantasmée et peut servir de gage d'innovation, d'excellence, de cooptitude pour des discours dominants. Après tout, Sciences Po Paris propose un Programme d'Expérimentation en Arts Politiques (SPEAP)... Mais, sur sa ligne de crête, la recherche-crédation peut à l'inverse être l'espace possible d'une double critique, ou subversion, celle assurément de l'académisme universitaire, mais aussi celle du marché éditorial et artistique : elle offre une scène à mes performances poétiques, moi qui suis à la fois peu enclin à donner dans le racolage et la chasse aux dates sans quoi le spectacle vivant ne peut survivre, et désireux de pratiquer une poésie d'intervention dans les espaces sociaux les plus variés, hors des lieux dédiés à la spectacularisation culturelle.

Le positionnement dans l'institution de la recherche-crédation telle que je l'entends est résolument du côté de la subversion. À l'instar de la sociologie de l'analyse institutionnelle pratiquée dans les années 70, dont Alain Touraine disait que « c'est fait pour foutre le bordel à l'université » (Herreros : 2009, 96). Un bordel malin. L'écartèlement dépeint par Citton brosse les conditions qui font que, pour les artistes, pour les chercheurs en humanités, pour ceux a fortiori qui sont l'un et l'autre, la recherche-crédation se présente comme une révolution sourde : comme l'écrit Bourdieu dans *Homo academicus*, « la rupture objective du cercle des espérances et des chances conduit une fraction importante des moins dominés parmi les dominés (...) à sortir de la course, c'est-à-dire d'une lutte de concurrence impliquant la reconnaissance du jeu et des enjeux posés par les dominants, et à entrer dans une lutte que l'on peut dire révolutionnaire dans la mesure où elle vise à instituer d'autres enjeux et à redéfinir ainsi plus ou moins complètement le jeu et les atouts permettant d'y triompher. » (1984 : 225-226).

Certes, « l'indiscipline n'est pas une bombe destinée à achever de dynamiter la croulante institution universitaire », rappelle Myriam Suchet (2016 : 53) qui dit préférer les micro-alternatives à l'attaque radicale. Si l'indiscipline mise en œuvre par la recherche-crédation est une mauvaise notion théorique (2016 : 6), elle vaut comme une tactique (2016 : 10) et un schibboleth (2016 : 12), signe de reconnaissance et de ralliement. De même, dans sa postface, Yves Citton qualifie la recherche-crédation de Manning et Massumi comme une « critique immanente qui leur permet de flirter avec les institutions sur la base de décisions tactiques, plutôt que de revendications de pureté. » (Manning & Massumi, 2018 : 101). Plus exactement, cette *tactique* relève de l'éthique cynique que promeut Lagasnerie : « être cynique, c'est utili-

ser des forces du système pour imposer ses propres narrations et déjouer les systèmes (...), c'est utiliser les pouvoirs contre les pouvoirs, c'est être autonome et efficace en même temps, c'est-à-dire se donner les moyens d'entreprendre des actions qui débouchent réellement sur des pratiques visibles et effectives, troublantes et déstabilisatrices. L'oppositionnalité telle que je la conçois est le contraire de la marginalité. » (2020 : 72-73)

Assurément, la recherche-crédation s'inscrit majoritairement dans l'institution universitaire, fût-ce dans ses confins et sous ses radars. Mais pour autant le flirt ne doit pas tomber dans le cocufiage. Il importe, comme le dit Nicolas-Le Strat, de préserver « une certaine sauvagerie » (2018 : 14). Quand bien même cette sauvagerie ne serait qu'affaire de posture – ce qui, en soi, déjà n'est pas rien, dans l'environnement feutré, poli et policé, de l'Université, dont les officiants sont majoritairement marqués à vie par leur passé de bons élèves, « des "experts" sans cervelle, sans caractère, et sans le moindre tempérament intellectuel, stylistique et émotionnel » (Feyerabend, 1988 : 240).

Dernier élément, la *posture* qualifie cette manière dont le sujet « se positionne singulièrement vis-à-vis du champ », comme le dit limpide Jérôme Meizoz dans *La Fabrique des singularités* (2011 : 9). On est là, sans pour autant oublier les précédentes déterminations administratives du poste, sociologiques de la position et politiques du positionnement, dans la dimension la plus subjective, viscérale, de la recherche-crédation, qui est de l'ordre du tempérament, de l'humeur, de l'indiscipline comme « symbole du paradigme *critique*, car oser critiquer, c'est oser sortir de la discipline. C'est pourquoi oser critiquer, première forme de l'indiscipline, est une disposition personnelle qui ne pourra jamais, heureusement, être institutionnalisée. » (Wolton, 2013 : 220). C'est justement la force de l'indiscipline que, précisément, de « ne pas dépendre d'un territoire, d'une tradition, mais d'une posture » (2013 : 218).

Dès lors, au-delà du château de cartes de visite qu'est l'Université, se joue un enjeu de singularisation, de distinction, de style comme forme de vie : « Pratiquer l'intervention avec méthode revient, pour le sociologue, à opter pour des postures, un style, à préférer des inclinaisons plutôt que des choix fermés. » (Herreros, 2009 : 146). Là encore, cette posture gagne à s'inspirer de Feyerabend, et de son pamphlet contre la science moderne, ses fourmis humaines, ses problèmes minuscules, ayant abandonné toute prétention philosophique (1988 : 206). « L'indiscipline a à voir avec l'insolence, la désobéissance. L'indiscipline aime le conflit, elle le croit fécond pour le savoir. Elle est aussi dissensuelle que les autres modèles sont consensuels, imprégnés d'un inconsistant irénisme. » (Pasquier & Schreiber, 2007 : 102).

De la recherche-création en littéraire

Cette posture relève d'une « anarchie de la pensée », celle des érudits contre les experts et les spécialistes (Wolton, 2013 : 220). Dès lors, en quoi la recherche-création spécifiquement issue des études littéraires, nourrie d'indiscipline, peut-elle mettre cette posture au service d'une avancée des sciences humaines dans la transdisciplinarité et l'émancipation intellectuelle ? Feyerabend ne cesse d'affirmer qu'il faut une « norme critique externe » pour révéler les présuppositions des sciences (1988 : 29, 69). Au « chauvinisme de la science », il oppose le contre-pouvoir de l'action publique (1988 : 348). C'est là, dans l'expression de ce contre-pouvoir, que peut se situer la pertinence épistémologique, sociale, politique, d'une pratique littéraire de recherche-création.

En effet, si l'on considère la littérature comme « une occasion salutaire d'anamorphoser les autres discours (...) [qui] invite à rompre avec l'ordre imposé et impensé du discours » (Suchet, 2016 : 52), elle est, dans son indiscipline, l'instrument nécessaire pour « déplier et expliciter l'origami des présupposés, des codes, des attentes et aussi des acronymes et autres lexiques spécialisés » (2016 : 64), les siens propres (car il convient toujours de balayer devant sa porte) comme ceux de tout discours scientifique (car il convient aussi de décaper le pas-de-porte des voisins). La littérature peut être définie comme « ce discours qui, présent dans le monde, vient prendre la parole et travailler avec "les mots de la tribu" après que tous les autres discours aient dit ce qu'ils avaient à dire, et notamment les discours de certitude et d'identité ; elle est ce qui semble avoir mandat de les écouter, d'en répercuter l'écho et de les interroger en les confrontant. » (Angenot, 1992 : 7-8). On entrevoit ce qu'elle peut apporter à ce discours de certitude et d'identité qu'est le discours scientifique : « la littérature ne connaît pas le monde mieux que ne parviennent à le faire les autres discours, elle connaît seulement, ou plutôt elle montre que les discours qui prétendent à le connaître et les humains qui humblement ou glorieusement s'y efforcent, ne le connaissent vraiment pas. » (1992 : 9).

Tel est, selon Pasquier et Schreiber, l'apport indisciplinaire de la littérature comme branche des humanités : « l'autre de la science, la non-science, a un nom privilégié : Littérature. L'indiscipline prendra donc d'assaut la scientificité en faisant recours à la littérarité. (...) Il n'est donc pas question de choisir le camp de la Littérature contre celui de la Science, mais bien de confronter deux dispositifs de légitimation, qui organisent et assurent l'identification des discours comme "scientifiques" ou "littéraires". (...) il importe de ne pas confondre cette dichotomie avec d'autres couples conceptuels traditionnels qui semblent voisins : objectif/subjectif ; choses/mots ; réalité/fiction. C'est que de telles distinctions sont pratiqu es d'un

point de vue scientifique. Ce qu'on nomme ici littérarité, c'est précisément l'ensemble des opérations qui brouillent et fragilisent ces distinctions, en favorisant (...) la connotation au détriment de la dénotation, soit, dit autrement, en assurant la prédominance du signifiant sur le signifié dans les savoirs (ce qui n'est pas les "démystifier", en révéler l'inconsistance rhétorique, etc.). (...) les revendications au trône de la littérature sont (...) arguées par le fait qu'elle se préoccupe du langage, soit la substance même de la pensée et du savoir. » (2007 : 106-107).

C'est là que se situent l'identité et la vocation des études littéraires telles que les qualifie avec pertinence Yves Citton, comme « plate-forme indisciplinaire » : « L'apparence de bavardage propre aux études littéraires, leur caractère papillonnant, touche-à-tout et propre-à-rien, viendrait de cela même qui peut faire leur mérite principal : leur indisciplinarité. Comme l'abeille, vieille image du poète, le littéraire se fait une spécialité d'aller s'approvisionner à tous les râteliers : son miel particulier vient de ce qu'il s'efforce de synthétiser et de systématiser des bouts de discours et de réalités tirés des niveaux les plus divers de l'existence humaine. » (2007 : 255).

Le chercheur-créateur littéraire a les outils et la culture – les humanités – pour se faire l'écrivain public d'un projet transdisciplinaire en sciences humaines. L'art des mots, le sens du style, l'appareillage rhétorique, la maîtrise de la connotation, le goût de l'étymologie, le sens de l'analyse communicationnelle et de la pragmatique, la sensibilité à toute polyphonie, font qu'il tire son miel de tout discours scientifique des collègues, et qu'il peut se mettre au service de la lisibilité, la visibilité et la dicibilité dudit discours : « L'indisciplinarité vise certes à donner lieu à des questionnements transversaux, que les disciplines permettent (de par la spécialisation qu'elles autorisent) tout en tendant à les exclure (de par la séparation des domaines sur laquelle repose leur dynamique d'approfondissement). (...) elle trouve surtout sa place dans une *résistance "contre"* la logique de la séparation des disciplines, dans les "dehors" à la fois révélés et refoulés par leurs démarches. En d'autres termes : il ne s'agit plus seulement de faire dialoguer entre eux (horizontalement) des experts de différents domaines connexes, mais de travailler *l'articulation verticale* entre ces discours d'experts et ce que chacun peut en tirer de pertinent pour nourrir ou ajuster ses connaissances, ses croyances, ses désirs, ses orientations, ses pratiques et ses projets intellectuels (de non-expert, mais d'électeur, de consommateur, de penseur, de discoureur et de bavard). » (Citton, 2007 : 256). La posture littéraire peut œuvrer à ce « dispositif d'amorçage postural », « une sorte d'aliénation bienveillante », que Manning et Massumi (2018 : 48) placent à la source de toute expérimentation

en recherche-création, afin de « désactiver les présuppositions habituelles des participants (...) inscrites en chacun de nous par les genres conventionnels de l'interaction ».

Elle s'énonce pour moi dans le genre situationnel du « méta-slam » (voir Cabot, 2021). C'est en lui que s'expriment mon poste, ma position, mon positionnement et ma posture, au service du triple enjeu de lisibilité, de dicibilité et de visibilité. Le méta-slam relève du dispositif de visibilité, au sens que Georges Lapassade donne à ce terme en analyse institutionnelle : « des analyseurs construits [qui] instituent un dérangement des routines visant à les rendre visibles. » (Nicolas-Le Strat, 2018 : 21). Dispositif, aussi, de lisibilité et de dicibilité, la pratique expérimentale du méta-slam satisfait, pour moi, aux attentes que je mets dans la recherche-création en tant que « provocation expérimentale », notion empruntée à l'ethnométhodologie d'Harold Garfinkel, et que Nicolas-Le Strat définit comme « un geste qui consiste à introduire un élément perturbateur dans les rouages d'un système pour en révéler la structure, l'organisation et leurs déterminants. » (2018 : 188).

Dans une pratique collective de recherche-création, l'apport du méta-slam propose et incarne un imaginaire hétérologue, « une autre expérience langagière (conceptuelle, théorique, argumentative, descriptive...), plus *métis* et hybride – une expérience qui allie dans un équilibre, particulièrement stimulant à inventer, l'exigence théorique et argumentative d'une science sociale et les *prises existentielles* autorisées par les langages d'action et les savoirs d'expérience. » (Nicolas-Le Strat, 2018 : 22). Cet élément perturbateur n'a pas vocation au consensus : « Le *dissensus* protège le chercheur d'une métamorphose en "expert" » (Pasquier & Schreiber, 2007 : 103) ; « La stratégie adoptée ne sera pas de destruction, mais de fragilisation, en usant de la littérarité comme outil de démantèlement (on pourrait parler de sabotage) contre la scientificité » (2007 : 107).

En bref et sans conclure, dans l'université telle qu'elle est, la recherche-création est *in fine* pour moi affaire de posture, de subversion et de dadaïsme. Ne pas *réussir*. Mais essayer beaucoup. Subvertir. Saboter. Conchier ce dont Frédérique Vidal fut le nom. Revendiquer d'être un slamo-gauchiste.

Angenot Marc, 1992, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », p.10-27 in Jacques Neefs & Marie-Claire Ropars (éd.), *La politique du texte, enjeux sociocritiques pour Claude Duchet*, Lille, PUL.

- Bourdieu Pierre, 1984, *Homo academicus*, Paris, Editions de Minuit.
- Bourdieu Pierre, 2001, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d’agir.
- Bourdieu Pierre, 2003, *Méditations pascaliennes*, Paris, Points Essais [1^{er} éd. : 1997] .
- Bourdieu Pierre, 2004, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d’agir.
- Bouveresse Jacques, 1999, *Prodiges et vertiges de l’analogie*, Paris, Raisons d’agir.
- Cabot Jérôme, 2021, « Méta-méta-slam. Défense et illustration de l'intervention oratoire en congrès », p.285-314 in Monique Martinez Thomas & Nina Jambrina (dir.), *Quel congrès voulons-nous ?*, Paris, L'Harmattan.
- Citton Yves, 2010, *L’avenir des humanités. Economies de la connaissance ou cultures de l’interprétation ?*, Paris, La Découverte.
- Citton Yves, 2017, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Amsterdam [1^{er} éd. : 2007].
- Feyerabend Paul, 1988, *Contre la méthode*, Paris, Points Essais [1^{er} éd. : 1975].
- Herreros Gilles, 2009, *Pour une sociologie d’intervention*, Toulouse, Editions érès.
- Lagasnerie Geoffroy de, 2011, *Logique de la création*, Paris, Fayard.
- Lagasnerie Geoffroy de, 2017, *Penser dans un monde mauvais*, Paris, PUF.
- Lagasnerie Geoffroy de, 2020, *L’Art impossible*, Paris, PUF.
- Lazzarato Maurizio, 2009, *Expérimentations politiques*, Paris, Editions Amsterdam.
- Loty Laurent, 2005, « Pour l’indisciplinarité », p.245-259 in Julia Douthwaite & Mary Vidal (éd.), *The Interdisciplinary Century. Tensions and convergences in 18th-century Art, History and Literature*, Oxford, Voltaire Foundation.
- Macé Marielle, 2016, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard.
- Manning Erin & Massumi Brian, 2018, *Pensée en acte*, Dijon, Les Presses du réel.
- Meizoz Jérôme, 2011, *Postures littéraires II. La Fabrique des singularités*, Genève, Slatkine.
- Naudon Frédéric, 2013, « Comment le profane joue en faveur du décloisonnement », *Hermès*, n°67, p.62-67.
- Nicolas-Le Strat Pascal, 2018, *Quand la sociologie entre dans l’action. La recherche en situation d’expérimentation sociale, artistique ou politique*, Rennes, Editions du commun.

Pasquier Renaud & Schreiber David, 2007, « De l'interdiscipline à l'indiscipline. Et retour ? », *Labyrinthe*, n°27, p.91-108.

Paveau Marie-Anne, 2011, p.225-243 in Louis de Mailly *et al.*, *Les Aventures des trois princes de Serendip* suivi de *Voyage en sérendipité*, Vincennes, Editions marchaisse.

Ruffel Lionel, 2016, *Brouhaha. Les mondes du contemporain*, Lagrasse, Verdier.

Suchet Myriam, 2016, *Indiscipline !*, Montréal, Nota bene.

Van Andel Pek, 2005, « Sérendipité, ou de l'art de faire des trouvailles », *Automates intelligents* :

<http://www.admiroutes.asso.fr/larevue/2005/61/serendipite.htm>

Wolton Dominique, 2013, « Conclusion. Pour un manifeste de l'indiscipline », *Hermès*, n°67, p.210-222.